Document généré le 18 avr. 2024 16:01

Lurelu

Souffler dans la cassette ou la nostalgie exprimée

Marie Fradette

Volume 41, numéro 1, printemps–été 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88311ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fradette, M. (2018). *Souffler dans la cassette* ou la nostalgie exprimée. *Lurelu*, *41*(1), 75–76.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2018

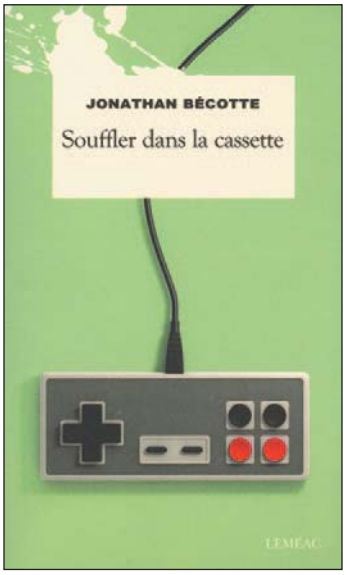
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Souffler dans la cassette ou la nostalgie exprimée

Marie Fradette

«Le jour de la dernière composition, Je t'ai prêté mon dictionnaire des synonymes. J'ai surligné des mots; Des adjectifs en cadeau. Je suis allé porter ma copie avant toi. Je suis revenu à mon bureau. Tu m'as regardé en encerclant tes déterminants. Le truc de la lunette que je t'avais montré.» Ainsi s'amorce *Souffler dans la cassette*, le tout premier roman de Jonathan Bécotte[1], pour lequel il a remporté, à l'automne 2017, le prix Cécile-Gagnon.

Dans une langue sensible, l'auteur de trente ans nous convie à plonger dans le quotidien d'un garçon et de ses premiers émois. De la *tag* aux jeux dans le sable, sans oublier les heures passées à se déguiser, le jeune narrateur raconte un hier heureux vécu avec son ami, son amour, son «ami-reux», celui qui lui fait découvrir la beauté, mais aussi la douleur du sentiment amoureux. Par la forme poétique empruntée et par une langue gorgée de métaphores, Bécotte exprime par ailleurs la nostalgie de l'enfance perceptible par de nombreuses allusions aux années 80. Voici, en trois temps, une incursion dans cet univers qui balaie avec douceur tous les préjugés.

Nostalgie

Souffler dans la cassette. Voilà déjà un titre étonnant, qui rappelle tout et rien à la fois. Qu'évoque, en effet, la cassette pour les adolescents aujourd'hui? Qu'est-ce que cette expression colorée peut susciter en eux? Des questions qui pourraient très bien servir d'amorce à l'analyse de ce roman dont l'action se situe quelque part dans les décennies 80 ou 90, époque jamais nommée par le narrateur, mais perceptible grâce à des indices matériels.

Grâce d'abord à l'illustration de la couverture, laquelle met en évidence une manette de la célèbre console de jeu vidéo Nintendo. Pour les néophytes, il y a là matière à fouiller un peu pour découvrir de quoi il s'agit et ainsi investir cet univers où les Mario Bros, Axel et Blaze de *Streets of Rage* sont rois et maitres. Idem pour le mot «magnétophone à cassette» utilisé par le personnage pour «enregistrer les bruits de la nuit». Le Canal Famille – devenu Vrak.tv dans les années 2000 – que regarde le narrateur témoigne aussi de ce bond dans le passé.

Puis, au milieu du récit, le titre revient dans une petite parcelle de souvenirs, laquelle met en scène le narrateur et son ami en pleine partie de jeu vidéo : «À peine descendus de nos vélos, / on se ruait devant la console. / La cartouche était abîmée, un écran noir : / Tu as soufflé dans la cassette. / Tu as ressuscité le jeu.» Réflexe en réalité totalement inutile mais combien répandu que celui d'enlever les impuretés sur le ruban de la cassette, ancêtre du CD, DVD, Blu-Ray sur lesquels les trentenaires et plus ont sans doute aussi soufflé.

Mais plus encore, si ce titre fait d'abord référence à quelque chose de très concret, il sous-tend aussi le thème englobant et porteur de la nostalgie, celui de ce retour en arrière, de cette volonté de dépoussiérer le passé. Invitez les élèves à relever ces indices qui rappellent le souvenir. Voyez, par exemple, les passages qui font référence à l'ouïe : «les bruits de la nuit : / le filtreur de la piscine, le craquètement des cigales, / Le zipper de la tente, nos rires nocturnes» (p. 49), le «son de cloche [de] la dernière récréation (p. 18). Relevez ceux consacrés à l'odorat, ce sens intimement lié au souvenir qui permet de retracer avec exactitude des instants précis, comme celui de cette dernière journée d'école, moment propice au ménage de classe : «Une odeur de citron en plastique / Nous a accueillis quand on est rentrés. / Un parfum chauffé par le soleil des fenêtres fermées» (p. 19). Ou encore : «L'odeur des cabanes de coussins / La vieille bouffe moisie dans les craques du divan / Mêlée au parfum d'assouplisseur des draps / Attachés par des épingles à linge aux quatre coins du salon. Nos châteaux qui duraient des heures» (p. 43).

Voyez ensuite avec les élèves comment l'auteur parvient à retrouver ce passé en s'arrêtant à des détails, témoins de moments privilégiés vécus à l'époque. Prenez, par exemple, cette partie de baseball victorieuse : «Deux prises, trois balles. / *Compte complet*, a crié l'arbitre. / Tu m'as fait un clin d'œil. / Ça a calmé la sueur dans ma paume» (p. 105). Ainsi en est-il aussi de la cigarette volée au père de son ami, de leurs «yeux qui brûlaient», de la tentative «de faire des cercles dans l'air» mais qui «ressemblaient plutôt à des anneaux maladroits» (p. 99).

Pureté du sentiment

À travers ce retour dans le passé, Jonathan Bécotte met en scène deux petits garçons et la découverte du sentiment amoureux. Tout se joue ici autour des émotions qui n'ont, soit dit en passant, rien à voir avec la sexualité. L'auteur de *Maman veut partir* explore avant tout la beauté et la pureté du sentiment. Celui d'être bien avec l'autre, sans souci, unis comme des frères : «On a mélangé notre sang / Dans une petite forêt, avec une branche pointue. / On faisait des potions, nos amis trouvaient ça con. / Nous, on y croyait» (p. 48). Le narrateur insiste sur ces instants précieux qui transforment son quotidien en journée de fête : «Tu m'as donné le restant de ta tablette de papier construction. / Il ne restait que du rose et une demi-feuille mauve. / C'était comme si tu m'avais offert un bouquet : / Il ne me restait qu'à plier mon origami» (p. 22). Relevez avec les élèves d'autres passages dans lesquels Bécotte analyse cette zone heureuse et sans contrainte.

Mais dans cette découverte amoureuse, si douce et pure soit-elle, la sensation d'être différent, la peur de se faire juger, jalonne le chemin du narrateur. Invitez les élèves à observer ces passages qui témoignent du

regard de l'Autre. «Quand on se costumait, / Tu mettais les chemises trop grandes de mon père, / Moi les robes transparentes / Que ma mère avait trop portées (p. 40) […] Quand les adultes nous surprenaient / En train de jouer aux grandes personnes – toi tu ne remarquais jamais. / Je feignais de ne pas les avoir vus / Mais j'enlevais mes boucles d'oreilles à clips» (p. 42). C'est là que la frontière entre l'amitié et l'amour devient poreuse, dans ces moments où le regard bleu de l'amireux, où sa main dans la sienne procurent un grand bonheur : «La tag, c'était mon jeu favori. / Cachette, ketchup, BBQ, sous-marine, fondue, / Il y en a même une où il fallait se tenir par la main. / On ne jouait pas souvent à celle-là. / On appelait ça la tag amoureuse» (p. 54).

Et enfin, si l'attachement du narrateur pour son ami est palpable du début à la fin du roman, l'évolution du sentiment amoureux ponctue le parcours de cet été émouvant. Il y a d'abord la complicité du départ, celle d'être ensemble, puis une première dispute provoquée par la jalousie : ce «jour où tu as préféré jouer avec Michael» (p. 60). Après quoi viendra la réconciliation, propice à des rapprochements : «Tu passais un bras autour de moi, / On soupirait en se craquant les doigts. / Tu me souriais et je pensais *Je t'…* » (p. 80). Puis la seule présence de l'autre suffit à provoquer quelques émois physiques, à accélérer le pouls (p. 91), à donner des gargouillements au ventre (p. 92). Enfin, la finale du roman exprime clairement et sans hésitation l'aboutissement de cette relation où, dans la douleur, le narrateur comprend ce qu'est l'amour.

Fond et forme unis

Par le recours à la forme poétique, aux procédés formels et langagiers que sont la strophe, le vers, la rime et la métaphore, Jonathan Bécotte livre son émotion avec une finesse et un ressenti palpables. Si la richesse des métaphores est une piste de réflexion intéressante – le jeune auteur permet facilement d'accéder à cette forme qui rebute parfois – , la construction du récit divisé en quelque quinze courts chapitres est intimement liée à la prise de conscience de l'amour et en retrace les moments-clés. Le premier chapitre intitulé «La fin des classes» offre une dimension très légère et candide de la relation. Il ouvre la voie à tous les possibles : «Claudette nous a souhaité un bel été. / On savait déjà qu'il allait l'être. / Notre course jusqu'à la porte de l'école, / Un ciel bleu poudre percé d'un soleil nous attendait. / On a gambadé ensemble jusque chez nous» (p. 23). S'ensuivent des titres qui reflètent la douceur du quotidien, celui dans le «bac à sable», dans la «cabane de coussins», des jeux de «tag, cachette, etc.». Le titre «Les deux points» survient comme un arrêt fait pour prendre le temps d'expliquer une nouvelle étape dans la relation, un nouveau sentiment, celui de la jalousie. «Je t'ai frappé parce que je ne savais pas comment te dire – On t'a fait deux points pour deux semaines» (p. 60).

Le souvenir est bien clair. Chaque instant passé à découvrir le sentiment amoureux, le sentir grandir est inscrit dans les souvenirs et identifiable dans ces sous-titres. En plein centre du roman, le chapitre au titre éponyme s'installe entre la candeur perceptible dans les titres qui précèdent, ceux liés au quotidien, et l'intensité de la relation qui viendra par la suite. La «Fin de semaine à Québec» tend à consolider l'union. Tout en fêtant leurs dix ans d'amitié, le narrateur s'invente une vie à deux, «fait semblant de faire du café / Écrasant un filtre au fond d'une tasse, / [s'exerçant] à réveiller [son ami] "dans le futur", / s'exerçant à leur "vie d'adultes"» (p. 93).

Vous pouvez poursuivre cette observation jusqu'au dernier chapitre intitulé «sans titre». Pourquoi n'avoir pas titré cette ultime partie? La réponse se trouve peut-être dans le court texte qui l'accompagne. Une seule page sur laquelle tous les souvenirs disparaissent : «Je n'ai pas retenu le nom de ma nouvelle enseignante, / Ni la couleur des murs de la classe / Ou qui était assis à côté de moi. / Après cette rentrée, on ne s'est plus adressé la parole. / J'ai appris là ce qu'était l'amour» (p. 132). La prise de conscience du sentiment et le fait de l'exprimer clairement balaient ici tous les souvenirs, ceux qui faisaient la force de la relation entre les deux enfants. *Black out* : aucun souvenir précis n'est rattaché à ce moment de déchirure. Comme si toute la place était plutôt laissée à la douleur, sans titre, sans nom, sinon celui de l'amour. Plus rien n'existe, ni le passé, ni le futur, ni le détail.

Petit recueil aux grands possibles, le roman de Jonathan Bécotte permet d'explorer différentes avenues. Celle de la poésie bien sûr, mais aussi celle de l'ouverture à l'autre et, par ricochet, des préjugés qui dictent les façons de faire. La découverte du sentiment amoureux ne se cloisonne pas et se veut plutôt un signe d'ouverture, peu importe le genre, l'âge, la couleur.

Note

1. On peut lire une entrevue avec Jonathan Bécotte en page 13.